

FLORENT COUTURIER

CI-GÎT LE ROCK

Tome 1

Archives du crépuscule

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539115

Dépôt légal : septembre 2026

Lettre d'excuses avant le bruit

Avant d'ouvrir ce livre, une précaution inutile : Si un parfum de cuir usé, de bière oubliée et d'amplificateur épuisé s'échappe de ces pages, qu'on ne cherche ni la fuite ni le coupable : ce livre n'est ni un manifeste, ni une croisade, seulement une porte entrouverte sur un bruit qui refuse de mourir.

Ici, personne ne viendra inspecter vos playlists. Aucun douanier sonore ne demandera vos références, vos influences, vos fautes de goût ou les albums que vous prétendez aimer depuis vingt ans pour impressionner quelqu'un.

Le rock peut prendre beaucoup de place, parfois trop, avec cette arrogance magnifique des vieilles histoires qui refusent de comprendre qu'elles sont terminées, mais il n'a jamais été la seule langue du monde.

Il n'est qu'un accent bruyant, électrique, incapable de chuchoter, mais un accent parmi d'autres dans cette immense conversation humaine où chaque musique porte sa propre cicatrice, sa propre lumière, sa propre manière de survivre.

Aucune musique ne naît seule. Toutes avancent avec des fantômes derrière elles. Des chants anciens, des colères oubliées, des voix venues des rues, des champs, des églises, des ports, des chambres trop petites où quelqu'un a un jour décidé de transformer son manque de place en espace infini.

Le rock n'est pas apparu comme une invention sortie du néant. Il a hérité d'une vieille révolte : celle des musiques qui refusent de rester enfermées dans la case prévue pour elles.

Une guitare saturée, trois accords, un amplificateur trop fort pour la pièce qui l'accueille : parfois, il n'en fallait pas davantage pour déplacer légèrement le centre de gravité du monde.

Le rock n'a jamais été une réponse définitive. Il a toujours été une question posée trop fort.

Chaque musique possède ses grandeurs et ses ridicules, ses miracles et ses mensonges. Certaines accompagnent une vie entière. D'autres disparaissent après quelques secondes. Et parfois, sans prévenir, une simple mélodie surgie au mauvais moment devient une bouée jetée dans une mer dont personne ne connaissait la profondeur.

Le rock n'a jamais demandé d'être le seul bateau. Il est simplement ce navire un peu cabossé qui continue de faire sonner sa cloche au milieu de la tempête, persuadé qu'un bruit de plus vaut toujours mieux qu'un silence de trop.

Alors, entrez comme vous êtes. Avec du jazz dans les veines, du rap dans les poches, du reggae dans le souffle, du classique dans la mémoire, de l'électro dans les nerfs ou simplement avec cette curiosité étrange qui pousse parfois quelqu'un à ouvrir une porte sans savoir ce qui se trouve derrière.

Ici, aucun formulaire. Aucun badge. Aucun contrôle d'identité musicale. Le rock ne demande pas la fidélité.

Ce livre n'est pas un tribunal. C'est un espace de jeu. Un endroit où les époques se rencontrent, où les amplis grincent encore, où les chansons abandonnées retrouvent une seconde vie dans les oreilles de ceux qui arrivent après.

Quelques pages seront excessives, d'autres injustes, vous en trouverez certaines trop passionnées, trop bruyantes, trop proches de l'incendie. C'est normal. Le rock n'a jamais appris les bonnes manières. Il entre sans frapper, déplace les meubles, renverse quelques verres et prétend ensuite qu'il était invité depuis le début.

Quant au mode d'emploi, il est simple : il n'existe pas. Ce livre peut se lire avec ou sans musique. Dans l'ordre ou dans le désordre. À pleine puissance ou dans le silence. Debout dans une gare, allongé sur un canapé, coincé entre deux stations de métro, au milieu d'une nuit trop longue ou d'une journée trop courte.

Les chansons proposées ne sont pas des lois. Seulement des portes entrouvertes. Libre à vous de les pousser, de les contourner ou de les laisser attendre.

Vous pouvez annoter ces pages, les plier, les salir, les abandonner quelques semaines avant de revenir comme on retrouve un vieux disque oublié dans une caisse poussiéreuse. Un livre, comme un vinyle, n'est jamais vraiment terminé. Il possède des faces cachées. Des craquements. Des silences entre les morceaux.

Il n'avance pas comme une route parfaitement tracée. Il dérive. Il bifurque. Il suit les courants invisibles qui relient une cave de Memphis à une scène de Tokyo, un garage londonien à un désert africain, une guitare oubliée à une génération qui n'était pas encore née lorsque la première note a été jouée.

Alors, ne cherchez pas une carte.

Cherchez le bruit.

Ne cherchez pas l'ordre.

Cherchez la vibration.

Parce qu'au fond, nous ne sommes pas ici pour ranger le chaos dans des vitrines.

Nous sommes ici pour entendre ce qu'il continue de murmurer derrière la vitre.

Chapitre 1

Devo – *Working in a Coal Mine*

Recommandé par le Gardien : pour ressentir la beauté mécanique de l'épuisement et comprendre que la répétition est une politique de gestion.

The Clash – *Career Opportunities*

Recommandé par le Migou : pour saisir que le choix d'une carrière consiste surtout à choisir la forme de sa résignation.

Men at Work – *Down Under*

Recommandé par le Gardien : pour voyager très loin tout en restant parfaitement prisonnier du monde du travail.

Rouge.

La brique rouge ne plaisante pas. Elle ne charme personne, ne propose rien : elle s'impose, pèse sur l'espace et regarde passer le temps sans jamais cligner des yeux.

Les bâtiments de brique rouge sont les poètes sombres des villes.

On les trouve là où quelque chose a cessé de vivre : écoles aux fenêtres tournées vers une cour vide, abattoirs dont les murs gardent la mémoire du vacarme, prisons, hangars abandonnés. Partout où une histoire s'est arrêtée, la brique rouge s'est dressée, droite, impassible, comme si le sol lui-même avait posé un panneau invisible : fin de parcours.

Le musée du Rock se tient là, contre toute logique, ou selon une logique administrative d'une précision presque insultante. Lui aussi est en brique rouge. Un bloc sévère pour une musique qui n'a jamais été sage, une enveloppe rigide chargée de contenir ce qui déteste les angles droits.

À l'intérieur, tout est calme. Les guitares ressemblent à des pièces à conviction, les amplificateurs dorment derrière des vitrines impeccables. Rien ne déborde, rien ne menace. Le rock est rangé, classé, étiqueté.

Ce lieu n'a rien d'un temple. C'est une usine recyclée, repeinte d'intentions culturelles.

L'inauguration fut confiée à un ministre de l'inculture : costume irréprochable, émotion calibrée, voix grave, regard humide au moment exact où il fallait signaler la sensibilité sans jamais risquer la sincérité. Son discours pouvait inaugurer avec la même efficacité

un centre commercial, une ligne de tramway ou un festival subventionné.

Il était bien présent, affiché, légendé, classé avec soin, mais guéri. Guéri de sa fièvre, de ses débordements, de tout ce qui dépassait la musique elle-même.

Les vitrines étaient verrouillées, les biographies réécrites, un siècle de désordre converti en parcours pédagogique compatible avec les sorties scolaires. Tout semblait sous contrôle.

À un détail près : le visiteur, car ce dernier possède une qualité que les institutions supportent difficilement : il pense parfois par lui-même.

La plupart suivent docilement le parcours, photographient les pièces célèbres et repartent avec un mug U2 ou MUSE et un tote bag « Je ne peux pas, j'ai rock'n'roll ». Ils consomment l'histoire comme une attraction touristique.

Il existe des récalcitrants : un adolescent qui cesse d'admirer une guitare pour s'interroger sur la rage qui l'a fait vibrer ; voire une retraitée découvrant avec cinquante ans de retard que Little Richard avait davantage à dire sur la liberté que bien des éditorialistes.

C'est là que les ennuis commencent. Un visiteur satisfait constitue une statistique. Un visiteur bouleversé devient une variable.

Car derrière le musée officiel commençait un autre monde : celui des routes poussiéreuses, de la ségrégation, des églises improvisées, peuplé de faux prophètes, de musiciens maudits et de rêveurs assez obstinés pour croire qu'une chanson pouvait modifier le destin d'un être humain.

Les conservateurs connaissaient suffisamment ce continent pour construire autour de lui un réseau de passerelles, permettant au public de l'apercevoir sans jamais s'y perdre.

Il fallait quelqu'un pour surveiller la circulation. Pas un spécialiste : les spécialistes finissent toujours par aimer ce qu'ils étudient, et l'amour produit rarement de bons gardiens. Il fallait une présence institutionnelle chargée d'incarner l'autorité.

L'entretien eut lieu dans une salle blanche où les stylos étaient parfaitement alignés.

En face, trois personnes assises comme une réunion PowerPoint ayant miraculeusement pris forme humaine. Elles affirmaient aimer la musique avec la même formule : « J'écoute de tout. » Sans doute la phrase la plus vide jamais produite depuis « je suis quelqu'un de simple ». Personne n'écoute réellement de tout. On écoute ce qu'on aime, ce qu'on supporte ou ce que l'algorithme décide. « De tout » n'était qu'un gilet pare-balles conversationnel.

Ils ne cherchaient pas un passionné. Un passionné est ingérable : il connaît les faces B, les pressages japonais et peut parler quarante-cinq minutes de deux prises d'une même chanson. Ils voulaient un traducteur, quelqu'un capable de fréquenter le chaos sans en rapporter les éclaboussures.

Dans le couloir, cinq candidats attendaient. Chacun incarnait une version homologuée du rock : cuir flambant neuf, folk validé par Pinterest, hippie reconstitué, punk géométriquement parfait, glam rock sous contrôle. Ils ne représentaient pas le rock, mais sa version administrativement admissible.

Et puis il y avait moi.

Lorsque vint mon tour, les questions suivirent leur protocole jusqu'à la seule qui comptait.

— Pour vous, qu'est-ce que le rock ?

— S'ils sont quatre, ce sont les Beatles. S'ils sont six, les Rolling Stones.

Un flottement. Puis quelques rires. Des stylos notèrent : « sens de l'humour ».

Quelques jours plus tard, j'étais embauché. Non comme gardien, ainsi que l'annonçait l'offre, mais comme guide. Une ironie presque parfaite : celui qui parlait le moins allait désormais devenir la voix du musée.

Les fragments qui suivent ce chapitre, ainsi que d'autres chapitres, reproduits en italique et intitulés « pensées » au fil de cet ouvrage proviennent d'un carnet dont l'existence même demeure difficile à établir avec certitude.

Son auteur n'a jamais été identifié. Guide de musée, gardien, conservateur, visiteur égaré, musicien oublié, survivant de l'incendie... toutes les hypothèses ont été avancées, puis abandonnées les unes après les autres. Aucune n'a réellement résisté à l'examen.

Pensée n°6 :

Commençons par être honnêtes : le rock n'a jamais vraiment aimé le travail

Le rock n'a jamais beaucoup aimé le travail. Il l'a souvent regardé comme un invité mal habillé arrivé trop tôt à une fête : avec une gêne amusée, une légère méfiance, et la certitude qu'il allait finir par gâcher l'ambiance.

Depuis ses débuts, il le répète à coups de riffs. I Fought the Law, Working Class Hero, Career Opportunities, Factory... La liste pourrait remplir un open space entier. L'usine devient une prison, le bureau un cercueil climatisé, le patron une erreur de casting et la pointeuse une invention diabolique conçue par quelqu'un qui trouvait les lundis déjà trop longs.

À première vue, on pourrait croire que le rock est une musique de fainéants : une célébration des nuits sans fin, des réveils tardifs et des vies en marge.

C'est exactement l'inverse.

Le rock n'est pas une musique de gens qui refusent de travailler. C'est une musique de gens qui refusent de gaspiller leur fatigue.

Avant les projecteurs, les hôtels et les rappels, beaucoup ont connu les ateliers, les camions, les cuisines, les machines, les journées interminables face à une horloge qui semblait ralentir par pure cruauté. Ils ne fuyaient pas l'effort. Ils fuyaient l'idée qu'une vie entière puisse être réduite à pointer, produire et recommencer.

Le rock n'a jamais déclaré la guerre au travail. Il a déclaré la guerre au travail sans âme.

Celui qui transforme les hommes en rouages, les rêves en variables comptables et les journées en copies conformes. Ce qu'il refuse, ce n'est pas l'effort. C'est l'effort sans horizon.

Car faire du rock n'est pas arrêter de travailler. C'est simplement changer de prison. Les horaires disparaissent, mais les nuits deviennent plus courtes. La pointeuse devient une setlist, le chef

devient un public imprévisible, et la fatigue change seulement de costume : le bleu de travail laisse place au perfecto.

Le rock ne supprime pas l'épuisement. Il choisit sa forme.

Les grands musiciens l'ont toujours su. Certains, après la gloire, sont retournés vers d'autres disciplines comme pour rappeler que créer reste un métier avant d'être un mythe.

Brian May est revenu à l'astrophysique. D'autres ont cultivé des vignes, soigné des malades, peint, construit, fabriqué. Des chemins différents, mais une même idée : produire quelque chose demande toujours du temps, de la patience et une capacité presque absurde à recommencer.

La société promet souvent la sécurité. Le rock pose une question plus dangereuse :

Pourquoi consacres-tu ton énergie à ce qui ne te ressemble pas ?

Car derrière chaque carrière parfaite peut se cacher une vie ratée, et derrière chaque existence moins conventionnelle peut se trouver une œuvre immense.

Voilà pourquoi le rock dérange encore. Il ne critique pas seulement les patrons, les bureaux ou les usines. Il attaque l'habitude. Il soupçonne les trajectoires trop droites, les ambitions préfabriquées et les vies entièrement organisées autour de l'attente du prochain week-end.

Il se moque du travail vide, mais il respecte profondément le travail bien fait. Il rit des horaires tout en répétant mille fois le même morceau jusqu'à ce qu'une note atteigne enfin sa vérité.

Derrière chaque riff, il y a des heures invisibles. Derrière chaque légende, un être humain épuisé qui a simplement choisi une fatigue qui lui appartenait.

Le rock n'a jamais été une fuite du travail.

Il a toujours été une autre façon de mériter son épuisement.

Chapitre 2

XTC – *Earn Enough for Us*

Recommandé par le Gardien : pour ceux qui savent tout faire sauf gagner assez pour le prouver.

The Who – *My Generation*

Recommandé par le Gardien : pour comprendre que le rock n'est pas seulement une musique, mais un conflit ouvert avec le temps, l'ordre et les adultes.

Arctic Monkeys – *I Bet You Look Good on the Dancefloor*

Recommandé par le Gardien : pour constater que le rock survit par cycles, renaissant périodiquement sous forme de sueur nerveuse et d'urgence juvénile

Yo La Tengo – *Sugarcube*

Recommandé par le Migou : la petite folie douce qui t'empêche de devenir fou pour de vrai.

Quelques jours plus tard, je poussais la porte du musée du rock, les visiteurs me suivant en rangs disciplinés, silhouettes dociles prêtes à absorber la chronologie du rock comme on suivrait une leçon de géométrie.

« Bonjour. Nous allons parcourir l'histoire du rock, de ses origines à nos jours. Veuillez rester sur le parcours indiqué. »

« Le blues. Sud des États-Unis. Fin XIX^e, début XX^e siècle. Douze mesures, motifs récurrents, quinte diminuée. Les paroles expriment douleur et nostalgie, désormais parfaitement analysables. »

« Robert Johnson. Muddy Waters. B.B. King. Influence significative et documentée. Vous pouvez noter. »

« Années 1950. Apparition du rock'n'roll. Fusion de blues, country, gospel. Rythme plus rapide, guitare électrique, basse, batterie. Elvis Presley. Ses mouvements, jugés scandaleux, ne constituent pas une révolution musicale. »

« Années 1960. Diversification : British Invasion, folk, psychédélimisme. Beatles, Rolling Stones, Bob Dylan. »

Les vinyles bariolés attirent les regards, les posters saturés de couleurs hypnotisent les visiteurs. « Expériences sonores documentées. Substances psychotropes également. Aucun impact direct sur la théorie musicale. »

« Années 1970. Fragmentation. Hard rock, glam rock, rock progressif. Amplification accrue, riffs dominants, section rythmique renforcée. Led Zeppelin, Deep Purple, Black Sabbath. »